

Luigi Ferraiuolo

Hector Malot et la génération « Dolce Remi » en Italie¹

« Dolce Remi², piccolo come sei... Per il mondo tu vai »³. C'est de cette manière qui commençait « Dolce Remi », l'indicatif de *Remi – Le sue avventure*, un des dessins animés les plus aimés en Italie à la fin des années soixante-dix, et dans les années qui suivirent. Celui-ci fête ses quarante ans en 2017.

Génération « Dolce Remi », les enfants des animes

Il s'agit donc des années à cheval entre soixante-dix et quatre-vingts, nous étions des enfants et les premiers à faire face à l'autre monde qui était venu chez nous par le petit écran. Nous avons été emportés comme par une vague car ces films étaient neufs, très neufs, très beaux. Du moins les dessins animés japonais nous semblaient tels, alors que nos parents n'hésitaient pas à les considérer comme laids ; c'étaient des dessins animés anguleux, plus statiques que les Hanna & Barbera et les Disney, mais surtout beaucoup moins rassurants.

Dans *Lady Oscar*⁴, par exemple, un succès parmi les plus durables (il est encore retransmis de temps en temps sur les chaînes numériques), il

¹ Luigi Ferraiuolo est journaliste, enseignant de théorie et technique de la Communication à l'Issr de Caserte. Courriel : luiferr@alice.it. Traduction en français par Sergio Piscopo et Michele Bevilacqua, doctorants en « Eurolinguaggi e Terminologie Specialistiche » de l'Université de Naples « Parthenope », revue par Francis Marcoin.

² « Remi » sans accent réfère à la version italienne du dessin animé (*ndt*).

³ En français : « Doux Rémi, le petit que tu es... autour du monde tu vas » (*ndt*).

⁴ *Lady Oscar* est un anime japonais en 40 épisodes de 23 minutes, créé d'après le manga *La Rose de Versailles* de Riyoko Ikeda. En France, la série a été diffusée à partir du 8 septembre 1986 sur Antenne 2 dans l'émission Récré A2, rediffusée en 1989 toujours sur Antenne 2, puis en 1998 sur France 3 dans l'émission Les Minikeums, sur France 5 dans l'émission Midi les Zouzous en 2004, et enfin en 2005 et en 2011 sur Mangas. Au Québec, elle a été diffusée durant les années 1980 sur TVJQ (*ndt*).

y avait aussi des mélodrames privés, des amours malheureux et, à l'arrière-plan, une révolution française reconstruite avec précision, ce qui induisait les élèves qui étaient en CM2 en 1982, année des premières transmissions en Italie, à demander en masse l'histoire de Robespierre comme sujet d'examen lors de l'ancien examen de la dernière année d'école primaire en Italie.

Dans *Lady Oscar* aussi, les héros étaient jeunes et beaux, mais au lieu de vivre heureux et d'avoir beaucoup d'enfants, ils tombaient malades de phtisie et mouraient à la guerre. Il s'agissait de guerres dans lesquelles il y avait un bien et un mal, mais il fallait les distinguer, les comprendre, les choisir dans le tourment d'une croissance personnelle prenante. Il s'agissait non seulement de choisir son camp, mais aussi de décider quels hommes et quelles femmes on voulait être, au prix de la désobéissance, du renoncement à des titres et à des grades, au risque d'être seuls avec soi pour combattre, pour risquer, pour prendre en main sa vie comme un adulte, vie publique ou vie privée. Il y avait, en bref, une conscience civique à former.

Dans les dessins animés japonais on était frappé vraiment. C'était la vraie vie. Et oui, parce que Rémi, dans le contexte de l'Europe et de la révolution industrielle, vivait des drames que Mickey Mouse n'aurait jamais imaginés. *Rémi* a apporté avec un réalisme bouleversant les tourments de la vie réelle à l'intérieur des dessins animés, en nous tenant tous attachés à la chaise de la cuisine, où la télé se trouvait presque toujours. Les fables Disney évoluaient dans un monde merveilleux où les souris étaient propres et portaient des t-shirts, où l'orpheline tyrannisée par l'avidité Méduse était sauvée par Bernard et Bianca⁵ en mission à bord d'une mouette à l'atterrissage peu délicat. Dans les dessins animés japonais, non. Les souris, s'il y en avait, étaient les rats des baraques de travailleurs écrasés par la révolution industrielle, baraque où a vécu et travaillé Peline (Perrine, dans *En famille*). Ils étaient le signe de la saleté dans laquelle vivaient les pauvres.

Entre fable et odyssee

Mais notre Remigio ressemble plus à une fable, encore plus à *l'Odyssée* d'Homère. Quels que soient les tragédies, les morts, les drames, les larmes qui l'accompagnaient, sans que nous le sachions Rémi nous amenait vers la *catharsis*. Il arriverait chez la mère qu'il n'avait jamais vue mais toujours désirée, comme Ulysse qui, quelles que soient ses

⁵ *Les Aventures de Bernard et Bianca* est le 29^e long-métrage d'animation et le 23^e « Classique d'animation » des studios Disney. Sorti en 1977, il est adapté des livres de Margery Sharp, *The Rescuers* et *Miss Bianca*, parus en 1959 et 1962 (ndt).

aventures et les femmes ou déesses qu'il rencontrerait, accomplirait son destin : revenir à Pénélope.

Tout cela était effrayant pour les mères, qui craignaient un peu l'irruption de la réalité adulte dans la vie de leurs enfants, en particulier la violence intrinsèque de la vie de ces nouveaux héros, des dédales de Paris aux lames rotatives du premier robot, Goldorak. À l'aube des années quatre-vingt, on débattait pour savoir si ces dessins animés étaient ou non adaptés aux enfants.

La nostalgie, les personnes de quarante ans de la « génération anime » qui regardent les épisodes vus par leurs enfants, sous prétexte de les protéger, et le désir secret de revenir pour un instant les enfants qu'ils étaient, nous disent que ce débat est loin, que les *animes* ont été dédouanés et que peut-être pour nous qui avons grandi ils ont laissé des choses importantes. Même de la culture, parce que certains, après avoir pleuré avec le « dolce Remi » du dessin animé, ont ensuite abordé les pages du grand *Sans famille* d'Hector Malot.

Même Gianni Rodari⁶ les a défendus dans une interview, pendant ces années étranges qui ont ouvert la voie à une « Italie efficace »⁷. Prenons par exemple les nouveaux dessins animés de la télévision – je me réfère à Goldorak⁸, aux robots Ufo, etc. – il ne faut pas croire qu'ils limitent ou démoralisent la fantaisie infantile : il suffit de regarder les enfants qui jouent dans les cours en imitant ces personnages, pour comprendre qu'ils ont pris possession de ce matériel fantastique en l'utilisant pour dire ce qu'ils veulent, et qui peut être exactement le contraire de ce que le créateur voulait communiquer. Ils ne subissent pas Goldorak, ils l'emploient. Ils ont tout simplement un produit en plus pour jouer. Ces dessins animés ont donc eux aussi leur importance.

Le Meisaku « dolce Remi »

Considéré à première vue, de manière banale, comme le dessin animé le plus triste et le plus larmoyant jamais vu sur les chaînes de la

⁶ Gianni Rodari est considéré comme le meilleur auteur italien pour la jeunesse. Il a reçu en 1970 le Prix Andersen pour l'ensemble de son œuvre. Longtemps journaliste, il a dirigé en particulier un journal pour les jeunes. Son premier ouvrage pour les enfants a paru en 1950. Son œuvre est en général tournée vers le fantastique (*ndt*).

⁷ L'expression « Italie efficace » est une traduction de l'italien « Italia da bere » (en français « Italie à boire »), dont le véritable énoncé est « Milano da bere », se rapportant à une expression issue de la presse écrite italienne pour indiquer les années favorables à l'économie milanaise pendant la période dont Bettino Craxi était Président du Conseil des Ministres d'Italie.

⁸ *Goldorak* est une série animée japonaise réalisée par Toei Animation en 1975 d'après un manga de Gō Nagai (*ndt*).

télévision italienne, *Dolce Remi* – tout le monde l’a connu et l’a toujours appelé ainsi, malgré son vrai titre – a été le premier exemple d’œuvre « multiplayer » à succès et l’un des plus grands long-sellers de la télévision. Il s’agit probablement du dessin animé le plus vu et le plus actif sur la psyché et la formation des garçons qui en 1979 avaient huit, neuf, dix ans. Ce n’est pas un hasard si, en 1996, compte tenu de son succès, le groupe de médias Mediaset le reprend dans sa variante de Rémi féminin. Mais « dolce Remi », en dépit de ce que beaucoup pensent, n’est pas né de l’imagination du metteur en scène Osamu Dezaki.

Dolce Remi n’est pas un *anime* ordinaire, mot japonais désignant les dessins animés, mais un *meisaku*. Le *meisaku* a des traits qui le différencient des autres *animes*. Tout d’abord, son scénario est toujours inspiré par un roman occidental, mais souvent réinterprété d’un point de vue japonais, en particulier pour ce qui concerne la psychologie et les interactions des personnages. Ces modifications ne doivent pas être considérées comme une intention délibérée d’en déformer le cours, mais simplement comme des ajouts, des modifications qui enrichissent souvent le récit. En fait, il est rare que quelque chose soit soustrait au fil conducteur des événements, et les modifications les plus classiques concernent les détails exclusivement dédiés au public japonais. Ces changements ont un objectif pédagogique. En effet, toutes les séries appartenant au genre « *meisaku* » ont été conçues avec l’intention claire de former, instruire et éduquer les enfants.

Le public cible est celui des petits enfants qui, grâce à ces *animes*, devaient construire, en s’identifiant aux différents personnages, des valeurs importantes de civilisation et de coexistence. Ce n’est pas un hasard si « *dolce Remi* » (*Remigio*), dans les années 80, a passionné les jeunes et les adultes qui pleuraient souvent devant les difficultés auxquelles le petit et tendre protagoniste devait faire face. Les difficultés et les tragédies, souvent jugées insurmontables par les adultes du même dessin animé, Rémi parvient toujours à les surmonter sans jamais s’abandonner au désespoir. Il s’agit du message le plus important du dessin animé et du livre de Malot, respecté jusqu’au bout : même si la vie est difficile, même si on peut connaître des tragédies, il y a toujours une raison, un *reddo rationem* qui triomphe du mal et qui récompense le bien.

Roman, anime, bande dessinée, 3d :
un trône de fer avant de « Game of Thrones »

*Remi – Le sue avventure*⁹, réalisé au Japon en 1977 par la Tokyo Movie Shinsha, est arrivé en Italie en 1979 ; il est diffusé sur la chaîne « Raiuno », avec l’indicatif chanté par « I ragazzi di Remi », écrit par le

⁹ « Rémi sans famille » dans les pays francophones (*ndt*)

maestro Vince Tempera. Compte tenu de sa réussite, Mediaset diffuse en 1999 une nouvelle édition intitulée *Ascolta sempre il cuore Remi*¹⁰, accompagnée d'un indicatif inédit, composé par Franco Fasano et chanté par l'éternelle Cristina D'Avena, une artiste phare pour tous les génériques chantés dans les années 80-90. Un dessin animé dans lequel cette fois-ci Rémi est une fille. Un changement dicté par la tentative de suivre le marché pour gagner plus d'argent, et parce que la société de production japonaise est dans une situation désespérée, proche de la fermeture.

Le roman d'Hector Malot a donc connu de nombreuses adaptations cinématographiques, notamment en France, en Italie et Japon ; des adaptations télévisuelles, dont une en Russie ; plusieurs dessins animés, également en version 3D, la première de son genre en Italie. Sans parler des adaptations en bande dessinée. À partir du 2003, Mediaset a décidé de faire revivre le dessin animé original avec l'indicateur des années 70, mais avec les images et le titre créés pour l'édition de 1999.

L'intrigue du meisaku et du roman sont identiques

Les intrigues sont pratiquement les mêmes, avec une série d'inserts, d'ajouts dans le dessin animé japonais. La malchance de Rémi commence tout de suite : né à Londres dans une noble famille anglaise, son vrai nom est Richard Milligan. Le bébé est enlevé sur l'ordre de son oncle, qui aspire à devenir l'unique héritier de la riche famille. Les ravisseurs abandonnent le bébé à Paris, où il est remarqué par hasard par Gerolamo Barberin, qui décide de l'élever avec sa femme, en l'appelant Rémi. L'homme travaille comme maçon à Paris et, grâce au peu d'argent qu'il gagne, il parvient à subvenir aux besoins de sa famille. Nous connaissons la suite. Heureusement, après tant de tragédies et d'aventures, Rémi parvient à trouver sa vraie mère... en Suisse;

Seulement pour les enfants ? Non, Remigio est pour tou.te.s

Il s'agit donc d'un dessin animé destiné à éduquer les enfants, en les faisant participer à des histoires passionnantes. Mais pas seulement. Le haut profil sur lequel se base la psychologie du personnage typique d'un *Meisaku* semble nous contredire. Contrairement à de nombreuses séries produites dans ces années, les premiers Meisakus soulignent et donnent de la profondeur aux personnages marginaux, en les caractérisant avec un soin minutieux. Pourquoi cela ? C'est ici qu'entre en jeu un nouveau facteur, la véridicité du scénario. Dans la préparation de ces produits rien n'est laissé au hasard. Les scénarios, les gestes, tous les

¹⁰ En français : « Écoute toujours le cœur, Remi » (*ndt*)

détails sont conçus dans le sens d'une réalité aussi exacte que possible. Cette authenticité de l'histoire, soutenue par la qualité de romans comme *Sans famille* et intelligemment réinterprétée par des scénaristes japonais, a fait que beaucoup d'adultes se sont pris de passion pour cette série destinée aux petits enfants, différenciant ainsi ce genre du classique *kodomo*, celui des histoires animées japonaises destinées aux enfants. Si, en effet, l'aspect pédagogique est commun à tous les deux, ce qui évite au « meisaku » d'être simplement un « kodomo » avec une intrigue occidentale, c'est précisément cet approfondissement émotionnel qui parvient à toucher un public adulte.

Le graphisme de « dolce Remi »

Une grande considération devrait être accordée à l'aspect graphique. Les premiers meisakus tels que *Dolce Remi* présentent un dessin beaucoup plus fin que celui des autres productions de l'époque, donnant beaucoup de place au décors, aux espaces et aux paysages, pour montrer au public japonais les « lieux exotiques » où l'intrigue a lieu. Si dans la série, qui situe l'histoire au Japon, on a supposé que les objets de tous les jours et les lieux étaient facilement reconnaissables par le spectateur, le meisaku inspiré par la culture occidentale dérouterait le public japonais qui se serait certainement trouvé perdu en voyant des objets qui pour nous, aujourd'hui, sont faciles à identifier, mais qui, pour le public du Japon de l'époque des années 70, étaient vraiment hors du commun. Pensez à des objets tels que des métiers, des fours, à l'alimentation mais aussi aux façons de faire, comme celle de se comporter à table en Occident. Il était donc important de caractériser et détailler ces aspects qui n'auraient pas été clairs pour le public, en particulier les enfants. Au lieu de remplacer ces objets par d'autres plus faciles à comprendre, les producteurs ont opté pour une information détaillée. Il n'est pas rare de voir un petit protagoniste demander à un adulte l'importance et le fonctionnement de beaucoup de choses, en particulier les plus « occidentales ». Cette œuvre consciencieuse d'échange culturel, que les Japonais mettent en œuvre dans les Meisaku, doit être comparée à la démarche de nos propres importateurs, qui se sont plutôt efforcés d'occidentaliser les productions japonaises.

Par ailleurs, le budget serré imposé par une large production annuelle impose des choix graphiques qui vont éloigner durablement l'animation japonaise de l'occidentale. Le mouvement est en effet représenté d'une manière différente : la technique du « bouger le dessin », à savoir déplacer une image sur une caméra fixe, en créant ainsi une sorte « d'effet steady » qui permet de filmer des paysages et des plans larges, l'emporte sur le choix d'animer chaque scène individuelle. Plus que d'un choix, il s'agit d'une nécessité. Nous sommes dans des années où la création graphique était faite entièrement à la main, et il était impossible

de reproduire des centaines de figures pour décrire un lac de montagne. Cette diversité graphique a nourri en Occident la conviction que la qualité du dessin Disney était plus élevée que celle du dessin japonais. Mais il faut se rappeler que si Disney mettait un an, avec un budget colossal, pour produire 90-120 minutes de film, dans le même temps, au Japon, avec des sommes dérisoires, ce sont en moyenne 25 à 27 heures d'animation qui étaient produites.

Maman me le chantonnait

Mais quel est, de nos jours, le sens de « dolce Remi » ? Son message existe-t-il encore dans une société distraite par des milliers de séries télévisées et par des milliers de romans, où tout est raconté ? Le titre et le travail sur lesquels se base notre texte commencent par une idée, ou peut-être par une intuition née peu de temps avant de rencontrer Madame Maria Giovanna Petrillo, maîtresse de conférences à l'Université de Naples « Parthenope », promotrice de l'événement qui a donné lieu à cette intervention. Alors que je parlais d'une société de communication façonnant par archétypes notre monde contemporain pour le modeler dans un néant indéterminé au service des puissants de passage, la jeune collègue avec qui je dialoguais, Beatrice Barbato, née en 1995, qui avait très bien compris ma nostalgie de « dolce Remi », une nostalgie qui continuait malgré toutes sortes de difficultés, se mit à fredonner le refrain de la chanson. Je lui ai donc demandé comment elle le connaissait.

Voici son étonnante réponse : « Ma mère fredonnait cette chanson, lorsque j'étais petite. Elle le fait parfois encore aujourd'hui, quand elle est à la maison, même quand elle a des problèmes un peu prenants. Mais si vous regardez son visage, il y a toujours un sourire qui le traverse. Je lui ai demandé un jour comment elle arrivait à faire cela. Elle m'a expliqué qu'elle l'avait appris de Rémi. Lorsqu'elle le regardait, encore toute petite, elle pleurait à chaque épisode, sans pouvoir le lâcher. Rémi était devenu son petit frère et elle devait donc l'aider et être avec lui ». C'est exactement cela, la génération « dolce Remi ». Tout comme le premier amour, certaines émotions, certaines histoires de vie ne s'oublient jamais.